

« Jeux de patience »

Michel Vaïs

Number 75, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28039ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaïs, M. (1995). Review of [« Jeux de patience »]. *Jeu*, (75), 150–153.

« Jeux de patience »

Texte d'Abla Farhoud. Mise en scène : Daniel Simard ; décors, costumes et accessoires : Marc-Antoine Choquette, assisté de Jacques Bastien ; éclairages et régie : Benoît Fauteux ; musique originale : Pierre Moreau. Avec Catherine Lachance (Samira), Hélène Mercier (Mariam) et Christiane Proulx (Monique Kaokab). Production du Théâtre de la Manufacture, présentée à la Licorne du 20 avril au 13 mai 1995.

L'écriture et le deuil

Au début de mars 1994, la Licorne avait proposé une série de « répétitions publiques » de cette œuvre, dont Dennis O'Sullivan a dit tout le bien qu'il en pensait dans *Jeu 71*. En assistant à un de ces enchaînements, j'avais déjà été touché par la force, la vérité rugueuse et les valeurs universelles que véhiculait le texte d'Abla Farhoud, probablement le meilleur qu'elle ait fait jouer jusqu'à présent. Devant la production de la pièce proprement dite, si l'on conviendra sans peine que c'est encore le texte qui emporte d'abord l'adhésion, il faut tout de suite ajouter qu'il est porté, en tout cas deux fois sur trois, par une interprétation exceptionnelle, puissamment soutenue par la musique riche et émouvante de Pierre Moreau. La mise en scène et la scénographie, moins réussies, laissent cependant espérer qu'une production mieux maîtrisée vienne un jour rendre justice à ce texte remarquable.

Rappelons que *Jeux de patience* met en présence trois personnages féminins. D'abord Monique, arrivée du Liban, enfant, il y a près de trente ans (elle s'appelait alors Kaokab). Aujourd'hui écrivaine à succès, elle cherche à témoigner par l'écriture de l'horreur qui a longtemps sévi dans son pays d'origine, et dont elle n'a qu'une connaissance lointaine, assaisonnée d'une culpabilité sourde. La deuxième femme est sa cousine Mariam, qui vient tout juste d'arriver dans ce « pays de neige » après la mort violente de sa fille, sous des balles perdues. Enfin, il y a aussi Samira, adolescente de quinze ans, déjà morte, dont on ne sait trop si elle représente d'abord une réminiscence de la fille assassinée de Mariam ou un personnage fictif qu' imagine Monique dans son processus d'écriture.

Le dialogue se concentre essentiellement autour des deux cousines, l'une s'accrochant avec morbidité à son malheur



Christiane Proulx
(Monique/Kaokab) et
Hélène Mercier
(Mariam) dans *Jeux
de patience*. Photo :
Yves Renaud.

comme à une nouvelle raison d'exister (Mariam), l'autre cherchant — pour elle-même ou pour son œuvre littéraire ? — le sens premier des mots qui restent dans sa mémoire, les gestes, les manières d'être et l'émotion des gens du pays lointain. Quant à la jeune Samira, elle ponctue par ses réflexions insolentes et détachées le lent travail du deuil des adultes : deuil du pays, deuil de l'enfant assassiné, qu'il s'agisse de l'enfant réel ou de celui que chacun porte en soi, jusqu'à la mort. Planant au-dessus de la vie, Samira n'a cure de ces billevesées, qui par moments vireraient au mélodrame. Ses grands éclats de rire accentuent par contraste l'émotion qui se dégage chez les deux femmes.

« Faire le deuil, c'est laisser une petite place à la vie qui continue », souffle Monique à Mariam. De telles petites phrases, en apparence anodines, vont droit au cœur de quiconque a connu la perte d'un être cher. Après s'être longtemps contentée d'écrire « la surface des choses, pour endormir », Monique a maintenant besoin de dire « la vérité ». En attendant d'y parvenir, entre deux jeux de patience aux cartes, elle tente d'aider Mariam à « voir le pays autour » : les pommes, la tourtière, la belle neige qui blanchit le paysage. Mais celle-ci, vêtue de rouge et serrant contre son cœur le petit tapis de sa fille Samira, n'est pas prête à abandonner son malheur « exemplaire ». Même lorsqu'elles

échantent quelques mots en arabe libanais, les cousines n'arrivent pas à se rejoindre : l'expression *Nouchkour Allah !* (Dieu merci !) qu'emploie Monique est répudiée par Mariam qui la juge fataliste. « Qu'est-ce qui te reste à part la taboulé ? » lance-t-elle, dépitée, à l'écrivaine. La prose d'Abla Farhoud, parfois d'une simplicité désarmante — voire naïve — se nourrit de petites phrases ordinaires, que le jeu des actrices mue en pure poésie.

Interprétation magistrale

Les auteurs — dont Abla Farhoud — ayant participé à la table ronde de *Jeu 72* portant sur « le brassage des cultures par l'écriture » étaient tombés d'accord sur le fait que, idéalement, une pièce d'un dramaturge d'origine étrangère gagnerait à être jouée, à sa création, par des interprètes de même origine. Or, en voyant Hélène Mercier et Christiane Proulx endosser leurs personnages de *Jeux de patience*, il apparaît évident que leur « québécoisité » d'origine ajoutait à leur jeu une dimension extraordinaire. La première, dans le rôle de Mariam, adoptait un accent arabe aussi prononcé que crédible. Par l'intensité et la générosité de sa présence, elle jetait un pont entre nous et la réalité horrible qu'elle évoquait. Comme si la comédienne témoignait par son jeu même de la possibilité de constituer une chaîne de solidarité à travers les peuples et les cultures. Une certitude s'est imposée à mon esprit en voyant jouer la bouleversante Hélène Mercier, c'est : « Nous sommes tous des Libanais. »

À ses côtés, Christiane Proulx — comédienne étonnante, à la voix forte et posée, que l'on devrait voir plus souvent — faisait preuve d'une grande présence en Monique Kaokab et d'une



bonne complicité avec sa partenaire. Elle rendait troublant le désarroi de l'intellectuelle sincère et déchirée. Les acrobaties simiesques de Catherine Lachance en Samira, au-dessus de la scène et de la salle, se sont avérées plutôt laborieuses, mais cela était dû surtout au parti pris scénographique. On a en effet installé un convoyeur bruyant et encombrant sur lequel Samira se faisait traîner sans relâche, et duquel se déversaient des

Catherine Lachance (Samira) et Hélène Mercier (Mariam). Photo : Yves Renaud.

douzaines de chaussures sur le plateau. On comprend bien l'image voulue par cet amoncellement de souliers (et qu'avait exploitée Robert Lepage dans *la Trilogie des dragons*) : comme dans les camps de concentration, c'est tout ce qui reste des êtres humains après le cataclysme. Mais l'accouplement de l'image en était ici difficile. Sans compter que des projecteurs motorisés, ajustables en hauteur à distance, menaient aussi au-dessus du public un train du diable qui distrairait fâcheusement du jeu. Par ailleurs, la mise en scène réduisait radicalement l'espace du jeu de Monique et Mariam, confinées à un ensemble assez exigu de plates-formes surélevées, reliées par des passerelles. J'ai trouvé cet environnement, d'un modernisme froid, plutôt discutable.

En somme, cette première production, après une série de répétitions publiques du projet scénique l'an dernier (et auparavant, une lecture organisée par le Centre des auteurs dramatiques), n'a heureusement pas épuisé le texte d'Abla Farhoud. Malgré certaines faiblesses de la production, *Jeux de patience* demeure riche d'autres possibilités théâtrales.

Michel Vaïs

« Le Petit Cirque de Barbarie »

Texte et mise en scène de Claude Paiement. Scénographie et accessoires : Jean-François Landry ; costumes : Caroline Poirier ; éclairages : Jacques Larue ; maquillage : Paule-Josée Meunier. Avec Normand Carrière (le Vieux, le Deuxième Soldat), Lysane Gendron (la Jeune Fille, l'Infirmière), Pierre Mailloux (le Contrôleur, le Général), Sylvain Marcel (Junior, le Premier Soldat), Charles Préfontaine (Von Bistourk) et Luc Roy (l'Officier, Lastiken). Production du Théâtre Harpagon, présentée à l'Espace la Veillée du 6 au 29 avril 1995.

C'est la guerre

Des spectateurs, une arène, des faisceaux lumineux apparaissant et disparaissant au son d'une musique de cirque. Puis, c'est le noir. Puis, c'est la guerre. Entrent deux soldats d'aspect clownesque. Égarés, angoissés, seuls, oubliés, livrés à l'absurdité de leur destin, ils cherchent leur trou, leur tranchee ; quête tragique, numéro ultime des bouffons qui s'accrochent alors que le chapiteau est depuis longtemps déserté. *Le Petit Cirque de Barbarie* est commencé.

Première saynète. C'est la guerre. Le pays est paralysé. Les chemins de fer aussi. À « la Gare », trois voyageurs sont forcés d'attendre ensemble l'arrivée du train et du lendemain. Il y a la Jeune Fille, l'Officier et le Vieux, incarnation de la malice. Avec acharnement, l'étrange vieillard s'attaque au silence et aux âmes tourmentées de ses compagnons d'infortune. Avec des articles de journaux sen-